



CLASSIQUES
GARNIER

Édition de LUBIN (Georges), « Index des correspondants », *Correspondance*, Tome VII, *Juillet 1845 – juin 1847*, SAND (George), p. 789-821

DOI : [10.15122/isbn.978-2-406-08449-5.p.0809](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-08449-5.p.0809)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2013. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

INDEX DES CORRESPONDANTS¹

ACOLLAS (Pierre-Isidore). — 3284.

Cf. notice, t. III, p. 857.

AFFRE (Mgr Denis-Auguste). — 3228.

Né à St Rome-de-Tarn le 28 septembre 1793, Mgr Affre occupait depuis le 26 mai 1840 (sacré le 6 août) le siège archiépiscopal de Paris, après avoir été successivement vicaire général à Luçon, à Amiens, coadjuteur de l'évêque de Strasbourg. Il n'aurait peut-être pas laissé un souvenir impérissable s'il n'était tombé victime de son courage en essayant de faire cesser l'effusion de sang, le 25 juin 1848 : comme il exhortait les insurgés devant la barricade du faubourg Saint-Antoine, une balle égarée l'atteignit dans les reins. Il mourut le 27 juin, à la fin des journées insurrectionnelles. Ses obsèques eurent lieu le 7 juillet, au milieu d'une affluence considérable.

ALARY (Jules-Eugène - Abraham Alari, dit). — 3339, 3391.

Né à Mantoue en 1814, de parents français, Alary vint en France, après des études au Conservatoire de Milan, en 1833. On le trouve en 1836 chef du chant au Casino-Paganini. En 1840, il fait représenter à Florence un opéra, *Rosmunda*. L'année suivante, il devient chef du chant et bibliothécaire de la Société de Musique religieuse et classique fondée par le prince de la Moskowa. Parmi ses œuvres, *Rédemption*, mystère en 5 parties (Théâtre-Italien, 1850), *Tre nozze*, opéra-bouffe (1851), *Sardanapale*, opéra en 3 actes (St Pétersbourg, 1852) etc. Sous le second Empire, il fut accompagnateur à la Chapelle impériale en même temps que directeur de la musique au Théâtre-Italien. (Cf. *Dictionnaire de biographie française*, t. I et Fétis, *Biographie universelle des musiciens*, Supplément I, p. 8).

1. Les numéros renvoient aux lettres, et non aux pages.

ALBRECHT (Thomas). — 3472^D.

Thomas Albrecht, né vers 1803, était négociant et consul de Saxe à Paris (nommé le 1^{er} mai 1838, obtient son exequatur le 21 novembre suivant). Il avait ses bureaux 12, place Vendôme. Il exerce ces fonctions jusqu'en 1865.

Il avait épousé Jeanne-Élisabeth-Lovely Dumas.

Sa fille Thérèse, née à Paris le 10 mai 1836, était la filleule de Chopin, qui a dédié le *Premier Scherzo en si mineur*, (op. 20) à Thomas Albrecht.

ALLART (Hortense). — 3683.

Cf. notice, t. II, p. 909.

APPÉ (Angélique). — 3467.

Cf. notice, t. IV, p. 889.

ARAGO (François-Victor-Emmanuel). — 3355, 3394, 3404^D, 3430, 3435^D, 3444, 3462, 3473, 3476, 3482, 3527, 3535^D, 3550, 3553^D, 3629.

Cf. notice, t. III, p. 860.

ARPEMENTIGNY (Casimir-Stanislas d'). — 3347, 3377, 3395, 3426, 3591.

Né à Yport (Seine-Inf^{re}) le 13 mars 1791, d'Arpentigny, soldat au 29^e de ligne en 1810, passa par les grades inférieurs, et se trouva sous-lieutenant à la chute de Napoléon, et prisonnier de guerre à Dantzig. Réincorporé, puis mis en demi-solde pendant 4 ans, il est réintégré avec son grade en 1819, devient lieutenant dans la ligne, passe aux gardes du corps (Compagnie de Croÿ) avec rang de lieutenant, puis de capitaine. Après la Révolution de 1830, il repassa dans la ligne, au 40^e Régiment, où il resta sans avancement jusqu'à la retraite, survenue le 25 novembre 1844 et liquidée à 1728 f. Chevalier de la Légion d'Honneur du 5 mai 1833. Son dossier militaire le représente comme frondeur, cherchant à critiquer les actes du gouvernement et la conduite de ses chefs en excitant ses camarades à l'indiscipline (en 1822). Qu'il ait marqué le pas ne peut donc surprendre.

Disciple de Lavater et de Spurzheim, il est l'auteur de deux livres qui eurent de nombreuses éditions : la *Chirognomonie* (1843) et la *Science de la main* (1865). D'après Maurice Sand, il aurait été présenté à George Sand en 1841 par le comte d'Aure.

Mais on peut se demander si elle ne l'a pas connu plus tôt, car il était dans la même compagnie de gardes du corps qu'Auguste Dacher, le mari de Clotilde Maréchal, cousine de G. S. Poussé par elle à écrire, il a collaboré à la *Revue indépendante*, et publié dans divers journaux des nouvelles qui ne révèlent pas un talent hors pair. Il était très lié avec Alfred de Musset. Cf. *Dictionnaire de biographie française*, t. III; Mme Martellet, *Dix ans chez Alfred de Musset* (pp. 56-57).

BACHERACHT (Mme de). — 3376, 3392.

Nos renseignements sur cette destinataire de deux lettres de G. S. sont sommaires. Elle était la femme du consul de Russie à Hambourg, et il semble qu'elle s'intéressât beaucoup à la littérature française. Liszt lui écrit de Manchester le 4 décembre 1840, en lui vantant, mais non en lui révélant, les *Lettres d'un voyageur* (Thérèse Marix-Spire : *les Romantiques et la musique*, pp. 621-623).

BERTHOLLET DE FRARIÈRE. — 3599.

Ce littérateur débutant auquel G. S. envoie en 1847 de sages conseils est-il l'Auguste de Frarière qui a publié quelques traités sur l'élevage des abeilles, ou le Berthollet de Frarière sous la signature duquel paraîtra en 1873 une brochure de 35 pages : *Cléricaux et libres penseurs considérés au point de vue gouvernemental* (Paris, imp. de A. Azur)? De toute manière, il n'a pas atteint la notoriété, et nous n'avons trouvé sur lui aucun renseignement biographique. A noter qu'une dame Amélie Strehl Bertholet de Frarière a publié un roman pour la jeunesse : *les Jeunes Helvétiens* (Paris, A. Leroux, 1826, 2 vol. in-12). Sa mère peut-être?

BLANC (Jean-Joseph-Louis). — 3393, 3679.

Cf. notice, t. VI, p. 926.

BLOT (Jean-Gabriel-Ernest). — 3549, 3672.

Licencié en droit du 22 août 1835, Jean Blot, qui était né à Paris le 12 décembre 1813 (2^e arr^t ancien) devint avoué en remplacement de son père, Louis-Gabriel-Christiné, à compter du 27 juin 1842. Il s'occupa pendant quelque temps des affaires de G. S. Son étude était 16, rue de Gramont, puis 55, rue Ste-Anne. Il démissionnera en 1865. (*Arch. Nat.* BB.⁹ 797).

BOCAGE (*Pierre-François Touzé*, dit). — 3342.

Cf. notice, t. IV, p. 891.

BONAPARTE (Prince Louis-Napoléon). — 3418.

Cf. notice, t. VI, p. 927.

BOSQUET (*Amélie*). — 3596.

Cf. notice, t. VI, p. 929.

BOUCOIRAN (*Jean-Jules*). — 3301, 3497, 3662.

Cf. notice, t. I, p. 999.

BOURDET (*François-Edouard*). — 3434.

Né à Paris (5^e arr^t ancien) le 19 décembre 1819, Édouard Bourdet, après des études de droit, sera inscrit le 9 mars 1848 à l'ordre des avocats. Au moment où G. S. fait sa connaissance, il est clerc chez l'avoué Bouché-Durmont. Il fait aussi beaucoup de cheval, monte en course d'obstacles, s'intéresse au développement du sport hippique. On le verra collaborer à *la Presse* (politique et sport). En 1848, il est membre secrétaire de la Commission hippique, où il retrouve le vicomte d'Aure et Lancosme-Brèves notamment. Il deviendra pendant quelque temps le confident du ménage Clésinger sur le point de se disloquer. Il se marie le 24 février 1851 avec Marie-Pauline Michel, riche héritière qui lui donnera une fille : celle-ci a peut-être été la filleule de G. S. Il semble qu'il ait cessé d'exercer comme avocat à la Cour royale pendant quelques années, mais il se fait réinscrire le 25 novembre 1856. Il meurt prématurément le 30 octobre 1861 à Paris (16^e).

BOURGOING (*Rose-Jeanne-Marie Petit*, dite *Rozanne*, Mme Joseph). — 3386, 3661.

Cf. notice, t. III, p. 864.

BRAULT (*Marie-Edme-Adélaïde*, dite *Adèle*, Philbert, Mme Joseph). — 3272.

Cf. notice, t. IV, p. 893.

BREWSTER (N...). — 3323.

Officier de santé dentiste, d'origine anglaise ou américaine, ce Brewster a été le dentiste en vogue à cette époque. Son cabinet, 11, rue de la Paix, était très fréquenté. Parmi ses

clients, outre G. S. : Delacroix, Mérimée (*Corr. de Mérimée* IV, 415) qui le recommande à Jenny Dacquain, en janvier 1846.

CAVAIGNAC (Louis-Eugène). — 3209^D, 3625^D.

C'est le second fils du conventionnel et de Marie-Julie Olivier de Corancez, le frère de Godefroy avec lequel G. S. avait été liée. Sa carrière militaire et politique est assez connue : né à Paris le 23 vendémiaire an XI (15 octobre 1802), entré en 1820 à l'École polytechnique, sous-lieutenant du génie en 1822, il fit la campagne de Morée comme capitaine (1828). Trop républicain pour n'être pas suspect, envoyé en pénitence en Afrique, il s'y fit remarquer et fut chargé par le maréchal Clausel d'un poste dangereux, proche de la frontière marocaine : Tlemcen. Chef de bataillon aux zouaves (1837), il participa à la prise de Cherchell (1840); lieutenant-colonel (1840), colonel (1841), maréchal de camp, commandant la subdivision de Tlemcen (1843), gouverneur de la province d'Oran, il sera nommé le 2 mars 1848, par le gouvernement provisoire, gouverneur de l'Algérie et général de division. Il refuse d'abord (en mars) le portefeuille de la Guerre qui lui était offert. Élu représentant dans la Seine et dans le Lot, il se fit remplacer dans son commandement, vint à Paris, et cette fois accepta d'être ministre de la Guerre. Lui qui passait pour un général républicain sera investi le 24 juin de pouvoirs extraordinaires, et écrasera avec une vigueur sans merci l'insurrection populaire. Bonaparte avait fait couler moins de sang à Saint-Roch. Il sera désormais voué aux gémonies par la classe ouvrière, et ne recueillera, lors des élections présidentielles, que moins d'un million 500 000 suffrages. A partir de ce moment, il se rachètera en refusant de prêter serment au régime impérial lorsque les élections de 1852 et de 1857 l'enverront à la Chambre. Il avait été arrêté au 2 décembre, conduit à Ham, puis libéré un mois plus tard. C'est à cette époque que se situe son mariage avec Claire-Louise Odier (1833-1874), fille du banquier James Odier. Il est mort prématurément, au cours d'une partie de chasse, le 28 octobre 1857, au château d'Ourne près de Saint-Calais (Sarthe).

Cf. *Dictionnaire de biographie française*, t. VII (Cavaignac, 2).

CAZAMAJOU (Angélique-Caroline Delaborde, Mme Pierre). — 3235, 3671, 3685.

Cf. notice, t. I, p. 1001.

CAZAMAJOU (Mammès-Charles-Oscar). — 3210^D, 3234^D, 3684^D.

Fils de la demi-sœur de G.S., Oscar Cazamajou est né à Paris le 3 décembre 1822. Nous avons eu l'occasion de le rencontrer dans les tomes précédents, élève dissipé de la pension Barbet puis employé de commerce, et causant maint souci à sa tante. Sa mère fondait sur lui des espoirs qu'il déçut, et son engagement aux zouaves, le 7 mars 1845, dut apparaître comme une bonne solution à toute sa famille. Mais sa carrière militaire ne fut pas brillante. Il passera des zouaves au corps de cavalerie légère, puis au 2^e spahis d'Oran, mais ne dépassera pas le grade de brigadier malgré les interventions de G. S. auprès de ses chefs. Dégoûté du métier, il se fera libérer le 7 mars 1852 et se retirera à Châtellerault (Vienne) où il épousera Herminie Lécuyer, et ouvrira une boutique de mercerie. Après avoir été paralysé pendant quelques années, il y finira ses jours le 7 septembre 1891. De la correspondance relativement importante qu'il a échangée avec G. S., nous n'avons pu retrouver que peu de vestiges, malgré nos recherches. Il n'avait pas de descendants directs, et la famille collatérale ne paraît pas avoir conservé les souvenirs de G. S., nombreux à n'en pas douter. Nous avons déniché un jour chez un bouquiniste modeste une édition des *Œuvres illustrées* portant une dédicace de G. S. et le cachet du « négociant » Oscar Cazamajou. Mais que sont devenus les autographes ?

Oscar avait été le parrain de la seconde petite-fille de G. S., Gabrielle (baptême protestant).

CHARPENTIER (*Gervais-Hélène*). — 3515.

Cf. notice, t. III, p. 868.

CHATIRON (*Hippolyte*). — 3282, 3311, 3340, 3405^D, 3508, 3691.

Cf. notice, t. I, p. 1001.

CHAUVET (*Mme*). — 3306.

Mr et Mme Chauvet étaient maîtres de poste à La Châtre. Leurs noms se trouvent dans *Fanchette*, où G. S. rapporte l'enquête faite par le commissaire de police au sujet de la disparition de Fanchette l'idiote. Chauvet, Mme Chauvet et Mme Gazonneau ont été l'objet de pressions de la part de la supérieure de l'hospice pour perdre la malheureuse sur la route de La Châtre à Aubusson. Bien que les dames Gazonneau et Chauvet aient assuré qu'elles n'avaient accepté cette mission « qu'avec une extrême répugnance », on constate qu'elles n'ont tout de même

pas beaucoup résisté, ni songé à alerter la police. Tout comme s'il se fût agi d'un chien...

CHOPIN (Frédéric). — 3237, 3536^D, 3537^D, 3551^D, 3552^D, 3556^D, 3569^D, 3572^D, 3607^D, 3612^D, 3616^D, 3618^D, 3620^D, 3622^D, 3639^D, 3644^D.

Cf. notice, t. IV, p. 898.

CLÉSINGER (*Jean-Baptiste*, dit Auguste). — 3361^D, 3371, 3583, 3590, 3608^D, 3609^D, 3637, 3688.

Ah! quel malheur d'avoir un gendre! G. S. n'aurait guère pu tomber plus mal lorsque Clésinger s'est imposé comme prétendant à la main de Solange. Né à Besançon (Doubs) le 22 octobre 1814, fils de Georges-Philippe Clésinger (1788-1852), lui-même sculpteur, élève de Flatters et de Bosio, et d'Anne-Gabrielle Doroz, Jean-Baptiste étudia dans l'atelier de son père, montrant de bonne heure une certaine maîtrise, continua ses études à Florence, exposa au Salon dès 1843. Improvisateur puissant, fougueux, spontané, brutal, adroit praticien en même temps, il travaillait vite. Son habileté réelle et le sensualisme de ses figures lui valurent des succès, notamment lorsqu'il exposa au Salon de 1847 la *Femme piquée par un serpent*. Mais une partie de la critique réagit en sens contraire : Gustave Planche en particulier l'accusa d'avoir moulé sa statue.

C'est en cette année 1847 qu'il s'insinua dans les bonnes grâces de G. S., sollicitant sa protection, lui offrant de faire son buste et celui de Solange (Salon de 1848). Il profita des séances de pose pour remplacer Fernand de Preaulx dans le cœur de la jeune fille et mena ensuite le mariage tambour battant, avec derrière la tête la conviction que G. S. était riche, et que la dot lui permettrait de payer ses dettes. Nous verrons dans les tomes suivants l'histoire lamentable du ménage, et les chagrins que cette union suivie de désunion apporta à G. S. Clésinger fit une autre statue de G. S. dite la *Littérature* qui est à la Comédie-Française.

Il est mort à Paris le 5 janvier 1883.

Cf. Émile Fourquet, *Hommes célèbres de la Franche-Comté; Dictionnaire de biographie française*, t. IX (Clésinger, 1); *Larousse du XIX^e siècle* (qui donne une date de naissance inexacte : 1821, corrigée dans les dictionnaires Larousse postérieurs).

CLÉSINGER (François-Xavier). — 3611.

Ce frère plus jeune de Jean-Baptiste Clésinger est né aussi à

Besançon, le 11 juillet 1821. Aussi fougueux que son aîné et suivant son exemple, il jeta son dévolu sur Augustine Brault et tenta sa chance. Mais G. S. réussit à écarter cet indésirable soupirant, qui n'avait aucune situation, si ce n'est celle de garçon de courses de son frère.

Nous ne savons pas ce qu'il est devenu par la suite.

COMON (Louis-François-Bernard-Gustave). — 3445, 3454.

Né le 12 prairial an 13 (1^{er} juin 1805) à Toulouse, de parents inconnus, mais légitimé ensuite par le mariage de ses parents. Associé avec l'éditeur Victor Magen du 1^{er} avril 1840 au 1^{er} janvier 1842, il se sépara de lui (cf. *Gazette des Tribunaux* du 12 janvier 1842). Il sera nommé libraire à Paris le 1^{er} juillet 1842. On le trouve par la suite sous la firme Comon et Cie, Comptoir des Imprimeurs-unis, 15, quai Malaquais, mais il fait de mauvais affaires.

Il n'a publié de G. S., pendant son association avec Magen, que le roman *Pauline* (1841). La maison était alors, 21, quai des Augustins. Il est mort en décembre 1852.

CORNU (Albine-Hortense Lacroix, Mme Sébastien). — 3206^D, 3372^D.

Née à Paris au palais Cerutti le 8 avril 1809, fille d'un maître d'hôtel et d'une nourrice du prince Louis-Napoléon, elle eut pour parrain le prince, alors âgé d'un an, et pour marraine la reine Hortense. Elle épousa le peintre Sébastien-Melchior Cornu (1804-1876) en 1834. Son frère, Paul-Joseph-Eugène Lacroix, se fit connaître comme architecte.

Très au courant de la littérature allemande, elle écrivit sous le pseudonyme Sébastien Albin, de nombreux articles et des ouvrages estimés : *Ballades et chants populaires de l'Allemagne* (1841), *Correspondance de Goethe et de Bettina d'Arnim* (1842), etc. La faveur impériale ne lui aurait pas manqué après le coup d'État qui amenait sur le trône son parrain qu'elle avait visité fidèlement dans sa prison de Ham de 1841 à 1845. Mais ce fut elle qui s'écarta volontairement de lui et de la princesse Mathilde après le coup d'État. Ce n'est qu'en 1860 qu'elle reprit avec l'empereur des relations épistolaires. Elle tint un salon qui réunissait des écrivains, des artistes, des érudits et des savants. Elle est morte à Longpont (Seine-et-Oise) le 14 mai 1875.

Cf. Marcel Emerit, *Madame Cornu et Napoléon III*, thèse; *Dictionnaire de biographie française*, t. IX (Cornu, 6).

CORRESPONDANTS NON IDENTIFIÉS :

M.***,	— 3320
M.***, poète	— 3321
M.***, écrivain	— 3334
M.***,	— 3351
M.***, écrivain	— 3411
M.***,	— 3580

DEBURAU (Jean-Gaspard). — 3345^D.

Fils de Philippe Debroy, ancien soldat, et de Catherine Graff, le célèbre mime Jean-Gaspard Deburau naquit à Neukolin, en Bohême, le 31 juillet 1796. Sa jeunesse fut errante et nomade, il courut l'Europe avec des troupes minables, faisant rire dans les emplois de paillasse, de funambule et d'acrobate. C'est à Paris qu'il trouva sa voie, au théâtre des Funambules, dans la défroque de Pierrot, élevant la pantomime à la hauteur d'un art. Charles Nodier, Jules Janin, quelques autres le virent, et lui firent une réputation qui attira dans ce théâtre exigü et crasseux les gens du beau monde à côté des gavroches du faubourg.

G. S. assista fréquemment à ses représentations, elle a soupé, une fois au moins, avec lui au restaurant Duffieux, boulevard du Temple (voir *Journal des gens du monde*, n° 7, janvier 1834, où un ancien saint-simonien, Edouard Pouyat, fait un curieux récit de cette soirée à laquelle il assistait). S'il faut en croire Paul de Musset, Deburau était présent chez George Sand, déguisé en diplomate anglais, à ce dîner où Alfred de Musset était travesti en servante cauchoise (*Biographie d'Alfred de Musset*, ch. VI).

Deburau fit une chute grave dans une trappe de son théâtre en février 1846. A la suite de quoi, et pour plaider en faveur de son théâtre, menacé pour non-conformité avec les règlements de police, G. S. publie dans *le Constitutionnel* du 8 février 1846 un article qui a été recueilli dans *Questions d'art et de littérature*. Deburau allait mourir peu de temps après, à Paris, le 18 juin 1846. D'un second mariage il laissait un fils, Claude, qui imita son père, mais ne l'égalait pas.

Cf. *Dictionnaire de biographie française*, t. X (Deburau, 2).

DELACROIX (Eugène). — 3227, 3238, 3330, 3465^D, 3509, 3628.

Cf. notice, t. II, p. 917.

DELAHODDE (François-Lucien). — 3522^D.

Ce publiciste est né à Wimille (Pas-de-Calais) le 25 novembre 1812, et mort célibataire au même lieu le 22 avril 1863. Soldat au 38^e de ligne de 1832 à 1835 et déjà affilié à la Société des Droits de l'homme, il fit de l'agitation républicaine et se fit remarquer de ses chefs, mais d'une manière qui n'attire pas l'avancement : en faisant représenter, à Soissons, une pièce à allusions politiques. Il fut même traduit en Cour d'Assises, mais acquitté, et passa dès lors pour un républicain de bonne trempe. En relations avec Armand Marrast, il quitta l'armée en 1835 pour faire ou plutôt pour ne pas faire son droit, publia des vers exaltés (*les Gémonies*, 1835), s'affilia à la Société des familles, retourna dans la sienne, revint à Paris pour faire de la littérature, collabora à quelques journaux, dont *la Presse*, végéta, enfin trouva une situation stable... dans la police secrète, autrement dit le corps des mouchards. On a conservé sa lettre au Préfet de police, par laquelle il se mettait à la disposition de l'administration; c'est un document savoureux (cf. la revue *Maintenant*, n^{os} 9-10, pp. 337-338). Ce n'est qu'en 1848 que Delahodde fut démasqué après avoir trompé son monde pendant dix ans. Un comble : il fut même nommé secrétaire général à la préfecture de police.

Au cours d'une scène dramatique, le 11 mars, Caussidière le mit en demeure de s'expliquer sur un paquet de rapports signés *Pierre* et dans lesquels le mouchard renseignait la Préfecture sur les sociétés secrètes dont il était un membre important. Il écarta le pistolet et le poison qu'on lui tendait, se laissa emprisonner, fut libéré après le départ de Caussidière, se rendit à Londres, et dès lors ne cessa de publier des journaux et des pamphlets diffamatoires contre ses anciens amis. Sous l'Empire, il rentra, mais évita de revenir à Paris où on l'aurait reconnu.

G. S., en parlant de lui (*Souvenirs et Idées*, pp. 5-6), a raconté brièvement la scène du 11 mars qu'on trouvera plus détaillée dans le *Larousse du XIX^e siècle*. Ce dictionnaire ainsi que *Maintenant* donnent des dates inexactes de naissance et de décès. Nous remercions Monsieur le Directeur des Archives du Pas-de-Calais des recherches qu'il a bien voulu faire sur ce sujet, à notre intention.

DELAVIGNE (Paul). — 3221, 3518^D.

Nous n'avons pas trouvé de renseignements sur ce Delavigne, avec lequel G. S. a signé un traité pour *le Péché de Monsieur*

Antoine (qui sera édité par Souverain), et pour *François le Champi* (qui sera édité par Cadot). Ce devait être un capitaliste qui achetait des manuscrits aux auteurs et les revendait ensuite aux journaux et aux éditeurs.

Il demeurait en 1845, 8, rue des Beaux-Arts, et en 1848, 78, rue Hautefeuille.

DELORME (Jean-Jacques). — 3319.

C'est à Saint-Aignan (Loir-et-Cher) que J.-J. Delorme est né le 15 août 1778, qu'il est mort le 10 mars 1856, après y avoir été notaire de 1815 à 1824 et 1^{er} adjoint de 1848 à 1850. Franc-maçon, anticlérical, membre de sociétés secrètes, il fut un de ces bourgeois qui, sous la royauté comme sous l'Empire, soufflaient dans les provinces sur la cendre où couvait petitement la braise démocratique.

Il est l'auteur d'une *Histoire de la Ville de Saint-Aignan (Loir-et-Cher)*.

Nous remercions le docteur J.-J. Meunier sans lequel nous aurions sans doute ignoré cet ouvrage où figure une lettre de G. S. que personne n'avait signalée.

DORVAL (Marie). — 3324, 3593.

Cf. notice, t. II, p. 919.

DUDEVANT (François-Casimir). — 3524^D, 3541^D, 3548^D, 3631^D.

Cf. notice, t. I, p. 1003.

DUDEVANT-SAND (Maurice). — 3231, 3232, 3378, 3397, 3401, 3407, 3412, 3417, 3419, 3605, 3606, 3615, 3621^D, 3624, 3632, 3635.

Cf. notice, t. I, p. 1004.

DUDEVANT-SAND (Solange). — 3637.

Cf. notice, t. II, p. 920.

DUPLOMB (Pierre-Adolphe). — 3204.

Cf. notice, t. I, p. 1007.

DUPRÉ (Louis-Jules). — 3613.

Ce peintre estimable est né à Nantes le 5 avril 1811 et non pas à Nancy en 1812 (comme le dit le *Larousse du XIX^e siècle*) et mort à l'Isle-Adam le 6 octobre 1889. C'est un paysa-

giste de qualité, qui ne fait pas mauvaise figure auprès de Théodore Rousseau, de Daubigny, etc. Il a peint quantité de paysages, dans des coins de France très différents, Landes, Sologne, Pyrénées, forêt de Compiègne, Picardie, et aussi Berry (*Bergerie dans le Berry, Passage d'animaux sur un pont*, Exposition Universelle de 1867). Il obtint au Salon une 1^{re} médaille en 1833, une 2^e médaille en 1867, reçut la Légion d'Honneur en septembre 1849. La lettre de G. S. à Dupré publiée dans ce tome est la seule conservée, semble-t-il. Y en eut-il d'autres? ce n'est pas impossible.
Cf. *Dictionnaire de biographie française*, t. XII (Dupré, 29).

DURRIEU (Joseph-Emmanuel-Xavier). — 3365, 3366, 3398, 3425^D, 3436^D.

Né à Castillon-en-Couserans (Ariège) le 22 décembre 1814, (et non en 1817, comme le dit le *Larousse du XIX^e siècle*), fils d'un receveur des douanes, Xavier Durrieu fera une carrière de journaliste, au *Siècle*, au *Temps*, dont il est le rédacteur en chef en 1841, au *Courrier français*, journal très avancé dont il est le directeur de 1845 à 1848. Élu représentant du peuple en 1848 pour l'Ariège, non réélu à la Législative, il fonde en 1851 le journal *la Révolution*. Arrêté lors du coup d'État, déporté sur un ponton, puis exilé, il passa en Angleterre et de là en Espagne où il entra au Crédit mobilier espagnol. Il mourut au moment où il se disposait à rentrer en France, le 6 février 1868, aux environs de Barcelone. Il était demeuré en relations avec G. S. pendant son séjour en Espagne. Celle-ci l'a cité dans la préface au livre d'Alfred de Bougy, *Légende, Histoire et Tableau de Saint-Marin* (Schlésinger, 1865).

DUVERNET (Charles). — 3205, 3245, 3285, 3383, 3557, 3560, 3571, 3657.

Cf. notice, t. I, p. 1008.

DUVERNET (Françoise-Eugénie Ducarteron, Mme Charles). — 3246, 3247, 3446, 3457, 3490, 3491, 3498, 3575, 3577, 3578.

Cf. notice (de Charles Duvernet), t. I, p. 1008.

FALAMPIN (Jean-Gabriel). — 3274^D, 3296^D, 3360, 3427^D, 3528^D.

Cf. notice, t. V, p. 868.

FLEURY (Laure Decerfz, Mme Alphonse). — 3438.

Cf. notice, t. I, p. 1002 (au nom de Decerfz).

FRANÇOIS (Ferdinand). — 3266, 3283^D, 3287, 3317.

Cf. notice, t. VI, p. 938.

GAUBERT (Dr Paul-Léon-Marie). — 3659.

Cf. notice, t. IV, p. 905.

GENESTAL (Eugène). — 3670, 3682.

Cf. notice, t. IV, p. 906.

GENOUDE (Antonin-Eugène Genou ou Genoud, dit de). — 3414^D, 3440^D, 3504, 3512, 3584.

Publiciste assez oublié, mais qui fut célèbre, ce fils d'un cabaretier nommé Genoud, né à Montélimar (Drôme) le 9 février 1792, étudia d'abord au collège de Grenoble, puis vint à Paris où il enseigna au lycée Bonaparte (Louis-le-Grand). Déiste, il fut converti au catholicisme orthodoxe par la lecture de Rousseau et entra au séminaire de Saint-Sulpice (où il se lia avec Lamennais) mais sans recevoir les ordres. On lui doit des écrits religieux (*la Sainte Bible*, traduite en français d'après les textes sacrés, 16 vol. (1820-1824), *l'Imitation de Jésus-Christ*, (1834), *les Pères de l'Église des trois premiers siècles*, 9 vol. (1837-1843), mais il fut surtout connu pour son action politique : légitimiste déclaré, il soutint les Bourbons dans *le Conservateur*, dans *le Défenseur* (créé avec Lamennais), dans *l'Étoile* (qui lui valut l'anoblissement), mais surtout dans la *Gazette de France* qui fut un temps le journal officieux de la royauté, et jouit de privilèges exorbitants. Après la révolution de 1830, il lutta contre la nouvelle dynastie, mais voulut embrancher la légitimité sur la conquête du suffrage universel, ce qui le rapprocha des républicains, mais ne pouvait qu'écartier de lui les chefs du parti légitimiste, y compris le duc d'Angoulême lui-même. Le gouvernement l'accabla de procès de presse, et son journal fut interdit dans plusieurs pays d'Europe, ennemis farouches du suffrage universel. En 1834, il perdit sa femme qui lui avait donné quatre enfants, et alors entra dans les ordres (1835), ce qui explique qu'on parle souvent de lui en l'appelant l'abbé de Genoude, bien qu'il ne portât pas la soutane et ne dît pas la messe. Envoyé à la Chambre en 1846 par les électeurs de

Toulouse, il n'y exerça que très peu d'influence. En fait, il était en porte-à-faux. Il mourut, presque ruiné et déçu de ses échecs, le 19 avril 1849 aux îles d'Hyères.

Cf. Philibert Audebrand, *Souvenirs de la tribune des journalistes*, Dentu, 1867, pp. 60-74; Lamartine, *Cours familier de littérature*, 144^e entretien; *Souvenirs et Portraits*, Hachette et Furne, 1864, t. I, pp. 303-333; Stendhal, *Henri Brulard*, ch. xxxvi.

GIRARDIN (Émile de). — 3223.

Déclaré à Paris le 21 ou 22 juin 1806 sous le nom d'Émile Delamothe, il était fils adultérin du comte Alexandre de Girardin (1776-1855) et de Mme Dupuy, née Adélaïde-Marie Fagnan, femme d'un conseiller à la Cour de Paris. Élevé par des personnes étrangères, en partie à la campagne, pratiquement délaissé par ses parents, il se forma à peu près seul, et commença par de petits emplois, à la Maison du roi, puis chez un agent de change. En 1827, il écrivit, sous l'anonymat, un roman autobiographique, sous le titre *Émile*; puis fit un coup d'éclat en prenant, de sa propre autorité, le nom d'un père qui ne pouvait le reconnaître, mais qui s'abstint de réclamer.

Pourvu d'un emploi peu absorbant d'inspecteur-adjoint des Beaux-Arts (1828), Girardin lance alors *le Voleur* (avril 1828) et *la Mode* (octobre 1829), qui obtinrent rapidement un brillant succès, et le *Feuilleton des journaux politiques* avec Balzac (1830).

Il épouse Delphine Gay le 1^{er} juin 1831, crée le *Musée des familles*, l'*Almanach de France*, le *Panthéon littéraire*, tout en spéculant dans diverses entreprises pour asseoir sa fortune. C'est en 1836 qu'il crée *la Presse*, et bouleverse l'économie des journaux de l'époque en fixant l'abonnement à 40 f. par an, au lieu de 80 f., grâce au développement des annonces, augmentant du même coup le nombre de lecteurs, et faisant du journal une véritable puissance avec laquelle les gouvernements devaient compter. D'où beaucoup d'ennemis acharnés. En même temps il ambitionnait de faire une carrière politique (il s'était fait élire député de Bourgneuf dans la Creuse en 1834, non sans difficulté, et combattu alors par les amis politiques de G. S.), mais il eut de ce côté beaucoup de déceptions. Le duel qu'il eut avec Carrel, et au cours duquel celui-ci fut mortellement blessé, aviva les attaques contre lui. Les républicains ne le lui ont jamais pardonné. G. S. a consacré à cet épisode quelques pages d'*Histoire de*

ma vie (5^e partie, ch. xii). Elle a échangé avec lui et avec sa femme une correspondance importante à partir de 1852, et particulièrement lorsque *la Presse* publia *Histoire de ma vie*. Émile de Girardin vint à Nohant en août 1855.

Sous l'Empire il eut des démêlés avec le gouvernement et *la Presse* reçut plusieurs avertissements. Il finit par abandonner ce journal et en relever un autre, *la Liberté*, auquel il donna un tirage énorme pour l'époque.

Ce publiciste n'avait pas de style, et ne laisse pas une page qui mérite d'être relue. Au point de vue politique, il s'est défini ainsi : « Conservateur constamment progressiste, progressiste constamment conservateur; appartenant à la monarchie par mes goûts et mes relations, rallié à la République par mes idées et mes études; fermement antirévolutionnaire, en ce sens que la plus grande réforme à opérer ne m'eût coûté ni ne me coûterait, pour prévenir, de si loin que ce fût, la plus petite révolution, mais nullement contre-révolutionnaire... » (cité par Eugène Spuller, *Figures disparues*, Paris, Félix Alcan, (1^{re} série).)

Veuf de Delphine de Girardin en 1855, il épousa le 31 octobre 1856 Mina Brunold de Tiefenbach, veuve du prince Frédéric de Nassau. Elle accoucha en 1859 d'une fille, Marie-Clotilde, qui, d'après les Goncourt, avait nécessité les soins d'un coadjuteur. Cette enfant mourut à Biarritz le 2 octobre 1865. Quelques années plus tard, Girardin désavoua une autre paternité (Anaïs-Marguerite-Suzanne, née le 20 août 1871 à Londres où Mme de Girardin avait filé avec le jeune prince de Chimay) et se sépara de Mina en 1872.

Il est mort à Paris le 27 avril 1881.

Cf. Maurice Reclus, *Émile de Girardin*, Hachette, 1934; *Journal des Goncourt* (édition de Monaco), t. VII, pp. 165-166.

GIRERD (Frédéric). — 3573, 3660.

Cf. notice, t. II, p. 924.

GIROUX (Louis-Victor-Julien). — 3189, 3202, 3241, 3255, 3258, 3264, 3265, 3269, 3270, 3288^D, 3289, 3295, 3302, 3308, 3313, 3331, 3332, 3333, 3338, 3344, 3349, 3354, 3356, 3364, 3388.

Imprimeur, né vers 1808, associé avec Vialat son beau-frère, du 1^{er} janvier 1840, installé à Saint-Denis-du-Port, près de Lagny. Il obtint son brevet d'imprimeur le 22 avril 1842, en remplacement de Laurent, démissionnaire.

Leur maison a imprimé *Isidora* (1846), *la Mare au Diable* (1846), *le Péché de Monsieur Antoine* (1847).

GRANDEFFE (Raoul-Louis-André Guilloteau, comte de). — 3601^D.

Fils d'André Guilloteau de Grandeffe (1752-1825) écuyer, dont le nom figure sur l'acte de décès de Louis-Claude Dupin « son cousin » (Paroisse St-Gervais, 6 juin 1786), Raoul, comte de Grandeffe, est l'oncle de Fernand de Preaulx, fiancé temporaire de Solange. Il était propriétaire à Gratin, commune de Chézelles (Indre) et administrateur des chemins de fer de l'Ouest (domicile parisien : 11, rue Pigalle). Il avait épousé le 19 mars 1831, Charlotte-Claire-Noémie de Faudoas (à noter qu'une Clary de Faudoas était au couvent des Anglaises en même temps qu'Aurore Dupin). (*Hist. Vie*, éd. Michel Lévy, t. VII, p. 238, n. 1; *Œuvres autobiographiques*, Bibl. de la Pléiade, t. I, p. 1101.

Raoul de Grandeffe, né le 21 juillet 1798, est mort au château d'Englesqueville (Calvados) le 13 juin 1870.

Cf. Cte de Grandeffe, *Alliances de la famille de Grandeffe*, Paris, 1888; et abbé Ambroise Ledru, *La famille de Faudoas*, 3 vol., Paris, 1908.

GRIMALDI (Tancrede-Florestan-Louis-Roger, prince de Monaco). — 3594^D.

Né le 10 octobre 1785, Florestan Grimaldi, fils d'Honoré IV, ne devait régner qu'après la mort de son frère Honoré V, duc de Valentinois. Sa jeunesse avait été besogneuse, car la principauté avait été incorporée à la France en 1793, et la famille dépossédée, jusqu'en 1816. Florestan vécut dans la pauvreté, et l'on dit même qu'il dut pour vivre se produire comme figurant dans les théâtres des boulevards. Le gouvernement français ne lui accorda une petite pension que vers la fin de l'Empire. En 1816, il épousa une Française, « d'origine très obscure », Marie-Louise-Caroline-Gabrielle Gibert de Lametz, qui lui donna deux enfants.

En 1841, il succéda à son frère sous le nom de Florestan I^{er}, mais il vivait beaucoup plus en France, notamment à Paris, que dans sa principauté, comme en témoigne la lettre qu'il écrit en mars 1847 à G. S.

La Révolution de 1848 eut des contrecoups dans la principauté : c'est à ce moment que Menton et Roquebrune s'en séparent, pour se donner au roi de Sardaigne Charles-Albert, et

Florestan eut beau adresser des protestations, il ne parvint pas à les recouvrer.

Il est mort à Paris le 20 juin 1856.

Si G. S. a répondu à la lettre que nous publions, sa réponse ne s'est pas retrouvée dans les archives de la principauté.

GROTE (Harriet Lewin, Mrs George). — 3381^D.

Née à Ridgeway près de Southampton (Angleterre) le 1^{er} juillet 1792, Harriet Lewin épousa George Grote, banquier, député aux Communes et historien célèbre (1794-1871) et fut sa collaboratrice. Mais elle a également écrit pour son propre compte, dont *The personal life of George Grote* (London, J. Murray, 1873). Le ménage Grote avait de nombreux liens avec des savants et des hommes politiques français. Il est à noter que Mrs Grote n'aimait pas du tout Mérimée : dans une lettre que publie M. Dennis Mc Neice Healy, elle l'appelle « un fat diabolique », et se félicite d'avoir toujours éprouvé un sentiment d'aversion pour lui. (*Mérimée et les Anglais*, Paris [1947], p. 83, cité par *Correspondance générale de Mérimée*, p.p. Maurice Parturier, IX, p. 65, n. 4).

George Grote fut membre correspondant, puis associé étranger de l'Institut. G. S. l'a rencontré avec Mrs Grote dès 1839 chez Mme Marliani (*Journal de Didier*, à la date du 13 décembre 1839).

Mrs Grote est morte à Shiere (Surrey) le 29 décembre 1878.

GRZYMALA (Albert). — 3352, 3374, 3469, 3484, 3513, 3641.
Cf. notice, t. IV, p. 907.

GUILMAT OU GUILLEMAT (Guillaume). — 3564.

Une autre lettre à Guillemat ayant été publiée dans l'*Écho de l'Indre*, journal imprimé à La Châtre, en 1901, nous croyons pouvoir identifier ce Guillemat avec le libraire Guillaume Guilmat, établi à La Châtre, qu'un rapport du procureur impérial représente (en octobre 1855) comme un ennemi du gouvernement, subalterne, mais « très dangereux ». (*Arch. Nat.*, BB³⁰ 414). Il était né à La Châtre le 10 mai 1818, fils de Louis Guilmat, huissier aux Contributions directes, et de Sévère Boulet.

GUTMANN (Adolphe). — 3640.

Pianiste et compositeur, cet Allemand est né à Heidelberg le 12 janvier 1819. On lui doit notamment *Dix études caracté-*

téristiques. Il fut un ami fidèle de Chopin, et quoi qu'en ait dit la nièce de ce dernier, il assista à ses derniers moments : on a là-dessus deux témoignages, celui de Grzymala et celui de Pauline Viardot, en dehors d'une lettre de Gutmann lui-même. Il continua à correspondre avec G. S., jusqu'en 1872 au moins.

Chopin lui avait dédié le *Troisième Scherzo en do dièze mineur* (opus 39).

Gutmann est mort le 27 octobre 1882 à la Spezia (Italie). Cf. *Grove's dictionary of Music and Musiciens*, t. III, p. 857.

GUYARD (Nicolas-Augustin, dit *Auguste*). — 3335.

Chef d'institution, journaliste et littérateur, né à Frotey-lès Vesoul (Haute-Saône) le 9 septembre 1808, dirigea d'abord l'institution Sainte-Anne à Vesoul, puis vint à Paris, et s'y passionna pour la méthode Jacotot. On le trouve en 1844 à Roanne rédigeant *l'Écho*, puis *le Progrès de la Loire* (1846); il s'attache alors à Lamartine et rédige à Mâcon, en 1847, le journal de celui-ci, *le Bien public*. 1848 le ramène à Paris où il fonde un club. 1850 : il dirige une colonie socialiste d'inspiration phalanstérienne à Saint-Just (Hte-Loire). Puis il revient dans son pays natal, essaie d'y implanter une commune-modèle. Il a écrit plusieurs ouvrages sur des sujets divers de philosophie et d'éducation : *Jacotot et sa méthode* (1840), *Paul ou l'athée conséquent* (1850) *Lettres aux gens de Frotey* (1863-1867), *Des droits, des devoirs et des Constitutions, au point de vue de la doctrine fusionnienne* (1848), qui connut cinq éditions. Il est mort à Barmouth (Angleterre) le 27 août 1882.

HEINE (Henri). — 3348.

Cf. notice, t. II, p. 926.

HETZEL (Pierre-Jules). — 3203, 3218, 3220, 3281, 3322, 3460, 3474, 3479, 3503, 3507, 3510, 3516, 3519, 3531, 3532, 3539, 3544, 3545, 3558, 3623, 3643, 3651, 3655.

Cf. notice, t. V, p. 872.

JEDRZEJEWICZ (Ludwika Chopin, Mme). — 3195, 3207, 3260, 3369, 3421, 3492, 3511, 3674.

Cf. notice, t. VI, p. 941.

JOLY (Pierre-Paul-Jean-Ariste-*Anténor*). — 3194, 3196, 3198, 3200, 3212, 3214, 3215, 3217, 3224, 3229, 3248, 3249, 3250,

3251, 3252, 3254, 3257, 3267, 3268, 3273, 3278^D, 3279, 3294, 3307, 3312, 3410, 3424, 3468, 3477, 3494, 3514, 3517^D, 3526.

Anténor Joly est né à Savone (Italie) vers 1801. On n'est pas très bien renseigné sur ses débuts. Il a dirigé le Théâtre de la Renaissance de 1838 à 1844. Sa gestion aboutit à une déclaration de faillite le 29 janvier 1845, mais il obtint son concordat.

On le trouve ensuite directeur du feuilleton du journal *l'Époque*, où il accueillit en 1845 le *Péché de Monsieur Antoine* après avoir publié de Balzac *Une instruction criminelle* (3^e partie de *Splendeurs et Misères des courtisanes*).

Il est mort d'apoplexie à Paris le 4 septembre 1852. L'acte de décès le dit âgé de 51 ans et célibataire.

Jos (Geneviève, dite Ursule, Godignon, Mme Jean). — 3561, 3562, 3563.

Fille d'un chapelier, Geneviève Godignon, Ursule au baptême, est née à La Châtre le 26 nivôse an XI (16 janvier 1803). Elle était la nièce de Marie Baronnet, dite Julie Baron, femme de chambre de Mme Dupin de Francueil. A ce titre, elle avait été la compagne de jeux de la petite Auroré depuis 1808 jusqu'à l'entrée de celle-ci au couvent. Voir dans *Hist. Vie* plusieurs charmants passages qui la concernent (éd. Lévy, t. IV, pp. 192-196, t. V, pp. 147-150; *Œuvres autobiographiques*, Bibl. Pléiade, t. I, pp. 600-603, 713, 732-734, etc.).

Elle accompagnera pendant le voyage en Suisse G. S. et ses enfants bien qu'elle fût déjà mariée à l'époque avec Jean Jos, cordonnier (1799-1858), épousé à La Châtre le 23 juin 1828.

En 1848, nous la verrons à Paris, où elle vient pour consulter de grands maîtres de la médecine au sujet de la maladie de son mari, diabétique.

Elle fut longtemps, malgré un caractère un peu susceptible, chérie de G. S. qui lui assurait du travail de couture, et la traitait en amie, non en ouvrière. Elle est très connue des sandistes, mais sous le nom d'Ursule *Josse*, correspondant à la prononciation mais non à l'état civil. C'est d'ailleurs ainsi que G. S. écrit son nom.

Elle a survécu à G. S., et est morte à La Châtre le 30 juillet 1881, laissant un fils, né en 1831, Eugène, instituteur primaire.

LAISNEL DE LA SALLE (Germain, dit *Alfred*). — 3243.

Le nom de ses parents s'écrit Laisné ou Laisnel suivant les

actes. Germain Laisné son grand-père était grainetier au grenier à sel de La Châtre, gendarme de la Garde du Roi, puis Lieutenant du Roi. Son père, Sylvain Laisné, seigneur de Cosnet, garde de la Porte du Roi, avait épousé Louise Lebreton de la Vernelle, fille d'un conseiller du Roi.

Alfred Laisnel, né à Lacs (Indre) le 1^{er} germinal an IX (22 mars 1801), fut un temps adjoint au maire de La Châtre, de juillet 1830 à février 1832. Destitué de ses fonctions il s'adonna à ses goûts, qui étaient de vivre en petit propriétaire dans son manoir de Cosnay, de noter les mœurs et coutumes des paysans qui l'entouraient, de recueillir leurs contes et dictons. Il en fit plusieurs ouvrages pleins d'observations et de bonhomie qui ne furent publiés par ses enfants qu'après sa mort : *Croyances et Légendes du Centre de la France* (Chaix, 1875, 2 vol. in-8°), ouvrage repris ensuite dans *Le Berry, mœurs et coutumes* (J. Maisonneuve, 1902, 2 vol. in-16), *Anciennes Mœurs* (La Châtre, Montu, 1899).

Il est mort à Neuilly (Seine) le 11 août 1870, laissant deux enfants, Pierre-Amédée et Claire.

G. S. avait fait une préface pour les *Croyances et Légendes*, où elle évoque excellemment cette sympathique figure d'érudit modeste, trop modeste. Cette préface a été recueillie dans l'édition Calmann-Lévy à la suite des *Légendes rustiques* (pp. 159-167).

LANCOSME-BRÈVES (Louis-Stanislas Savary, comte de). — 3452^D, 3464^D, 3500^D, 3501, 3521^D, 3542^D.

Né à Vendœuvres (Indre) le 10 octobre 1809, le comte de Lancosme-Brèves, grand chasseur, écuyer fameux, gentilhomme accompli mais sans morgue, et imbu d'idées de progrès, est un de ces riches propriétaires qui firent des efforts sérieux pour valoriser la Brenne, région située entre Châteauroux et Le Blanc, très pauvre et malsaine au début du XIX^e siècle. Pour créer un élevage de chevaux indigènes, destiné à apporter à ce pays déshérité un élément de richesse, il avait organisé des courses annuelles à Mézières-en-Brenne. C'est aux courses de 1846 que G. S., invitée par lui, se rendit avec Solange et Augustine; elles y rencontrèrent Fernand de Preaulx, qui tomba amoureux de Solange.

Le comte de Lancosme-Brèves a écrit de nombreux ouvrages, pour la plupart consacrés à des questions hippiques :

De l'équitation et des haras, Paris, Rigo frères, 1842; *la Vérité à cheval*, Paris, Ledoyen, 1843; *Maux et Remèdes*, Paris, Lacrampe fils et Cie [1847], *Théorie de la centaurisation*, Paris, J. Dumaine, 1860, etc.

Il avait épousé Marie-Antoinette-Juliette Gaudard de La Verdine, qui lui donna une fille, Marie-Louise-Marguerite, née le 16 janvier 1840, laquelle épousa la comte Charles de Lambert, aide-de-camp général de l'empereur Alexandre III. Il est mort à Bayonne le 24 novembre 1873, ayant dépensé une grande partie de sa fortune dans ses entreprises.

Cf. Henri Navelet, *le Comte de Lancosme-Brèves*, avec avant-propos et notice bibliographique par Joseph Thibault, Paris, Charles Bosse, 1932; Georges Lubin, *George Sand en Brenne*; Tours, Gibert-Clarey, 1967.

LA ROCHEFOUCAULD-DOUDEAUVILLE (Sosthènes, vicomte de La Rochefoucauld, puis duc de Doudeauville). — 3598, 3603.

Cf. notice, t. II, p. 926.

LATOUCHE (H. de). — 3211^D, 3303^D, 3329^D, 3375^D, 3406^D, 3595^D, 3652^D.

Cf. notice, t. I, p. 1010.

LE BLANC, dit de VARENNES (Dr Michel-Louis). — 3592.

Une seule lettre de G. S. à ce personnage s'est retrouvée jusqu'ici, bien qu'elle ait été en relation avec lui pendant plus de vingt-cinq ans. Nous avons eu quelque peine à l'identifier, car il est toujours présenté sous le nom de Varennes qu'il avait adjoint à son nom véritable.

Né à Nevers le 23 janvier 1808, fils d'un avocat, Michel-Louis Le Blanc fait des études de médecine (anormalement prolongées), obtenant son diplôme de docteur le 8 août 1842 avec une thèse dont le titre n'annonce pas des recherches très originales : *Questions sur diverses branches des sciences médicales*. Sa vie semble avoir été assez irrégulière : il est surprenant de voir un médecin tomber dans la misère, au point que ses amis doivent se cotiser pour qu'il puisse faire un repas par jour : c'est ce qui résulte d'une lettre de Victor Borie du 21 décembre 1853 (Lov., E 964, fol. 97). Il est mort le 10 janvier 1854 à Paris, 3, rue de l'Abbaye, dans sa 46^e année. Il semble qu'il ait été amoureux de Solange. Nous verrons plus tard qu'il l'escorte quelquefois lorsqu'elle vient à Nohant, après sa séparation d'avec Clésinger; mais en l'état actuel de notre information, nous ne pouvons affirmer qu'ils ont eu une liaison.

LEROUX (Jean-Achille). — 3564 bis^D.

Ce frère de Pierre Leroux, né à Paris le 22 messidor an VIII (11 juillet 1800), est celui qui a épousé le 26 décembre 1843

Jeanne-Aimée Térage, légitimant deux enfants qui firent l'objet d'un procès dont nous avons vu le déroulement au tome VI (cf. notamment pp. 280, n. 2, 371-378).

Il était déjà veuf de Pauline Lacour.

Il a vécu dans le sillage de son frère Pierre pendant de nombreuses années, tant à Paris qu'à Boussac, puis s'est séparé de lui comme on le voit par la lettre 3564 *bis*. Nous ignorons la date de sa mort.

LEROUX (Pierre). — 3282 *bis*^D, 3291^D, 3304^D.

Cf. notice, t. III, p. 882, et t. IV, p. 912.

LEROY (Antoine). — 3428^D, 3441^D.

Né à Chartres le 18 juillet 1814, Antoine Leroy, licencié en droit, avocat, épousa le 17 mai 1845 Antoinette-Augustine-Adélaïde Philbert, fille née le 21 juillet 1815 de père inconnu et de Marie-Edme-Adélaïde Philbert, divorcée de Valambert et pas encore remariée avec Brault (elle était par suite la demi-sœur d'Augustine).

Leroy légitimait par ce mariage deux enfants Philbert nés en 1840 et 1843 (de lui?). Il semble qu'il ait eu par la suite au moins un autre fils.

La date de sa mort nous est inconnue.

LEROY (Ferdinand). — 3300, 3310, 3533, 3547, 3555.

Cf. notice, t. VI, p. 945.

LESPÈS (Napoléon, dit *Léo*). — 3453^D.

Né à Bouchain (Nord) le 18 juin 1815, Léo Lespès commença à écrire alors qu'il était sous les drapeaux, fusilier au 55^e de ligne, puis se produisit dans quantité de feuilles sous divers pseudonymes dont le plus célèbre est Thimothée Trimm, qui fit la fortune du *Petit Journal*. Cette feuille, dont il fut un des fondateurs, arriva en moins de deux ans au chiffre de tirage de 200 000, énorme pour l'époque, grâce surtout à l'article quotidien de Léo Lespès. Il fut un des journalistes les plus cotés de son temps : *le Petit Moniteur* lui avait offert 100 000 f. par an pour quitter *le Petit Journal*. Il a fondé de très nombreuses feuilles et collaboré à quantité d'autres, dont *l'Événement*, *le Figaro*, et a publié plusieurs volumes dépourvus de valeur littéraire et complètement oubliés.

Il est mort à Paris le 29 avril 1875. Ses relations avec G. S. ont été très épisodiques.

LESSEPS (Jean-Charles). — 3201, 3327, 3346.

Né à Bayonne le 21 avril 1804, parent du célèbre Ferdinand de Lesseps, Charles fera ses premières armes de journaliste à la *Tribune*, puis au *Commerce*, organe bonapartiste, dont il devint rédacteur en chef. Voici comment le dépeint en 1841 la *Biographie des journalistes* : « Charles Lesseps, rédacteur en chef, ancien secrétaire de M. Mauguin. C'est un homme bilieux et mécontent, qui se met toujours en fureur et voit des mouchards partout; ennemi intime de M. Thiers et de M. Barrot, l'adversaire le plus énergique des fortifications de Paris. »

En 1845, il entre à l'*Esprit public*, journal d'opposition républicaine, et continua à y combattre le gouvernement de Louis-Philippe. Élu en 1846 député par l'arrondissement de Villeneuve-d'Agen, il siégea à l'extrême gauche. Il avait démissionné de ses fonctions de député peu avant la Révolution de février 1848, et ne fit pas partie de la Constituante ni de la Législative. Conseiller d'État pendant quelques mois, il devint rédacteur en chef du *Vote universel* de 1850 à la fin de 1851. Après le coup d'État, il s'occupera de travaux de librairie, comme la *Biographie Michaud*.

LÉVY (Armand-François-Théodore). — 3363.

Cet ami de Lamennais, qu'il assistera à ses derniers moments, est né à Précly-sous-Thil (Côte-d'Or) le 18 mars 1827. Il a été journaliste, franc-maçon ardent. Traducteur de Mickiewicz, il sera tuteur des enfants mineurs de ce dernier. En 1858, il tentera, soutenu par Michelet, de se faire patronner par les partis d'opposition pour être inscrit sur les listes en vue des trois élections partielles du 26 avril à Paris : Émile Ollivier, qui le juge durement dans son *Journal* (t. I, pp. 326-331) le fit écarter. Il est mort dans la nuit du 21 au 22 mars 1891.

Voir *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*. T. II.

LEWES (George-Henry). — 3382^D, 3602^D.

Cf. notice, t. VI, p. 945.

MAC READY (William-Charles). — 3574, 3676.

Cf. notice, t. VI, p. 946.

MAGU (Marie-Éléonore). — 3387.

Magu est né à Paris rue du Temple, et y est mort, à l'hôpital de la Charité le 13 mars 1860. Mais il a passé son enfance et une partie de sa vie à la campagne.

Cet ouvrier poète, tisserand à Lizy-sur-Ourcq (S.-et-M.), a écrit beaucoup de vers, à la manière de Béranger. « Le plus naïf et le plus aimable de ces poètes nouvellement éclos au sein du peuple... c'est le bonhomme Magu » : ainsi débute la préface que G. S. a mise en tête du recueil publié en 1845 chez Charpentier. « Il chantait dans la vieille bonne langue française dont il avait conservé le tour naïf et clair, l'heureuse concision et la grâce enjouée » continuait-elle. Certes, mais il y a beaucoup de vers de mirliton et de poésie de circonstance, dont une partie destinée à obtenir des protections ou des subsides, ou des souscriptions.

Cela dit, Magu est une figure sympathique dont la vie mérite le respect, et si les couronnes que lui ont tressées Béranger, George Sand et d'autres nous paraissent imméritées, il a eu le bon sens de ne pas trop s'en faire accroire, et de rester modeste et simple. Il signe toujours Magu, sans prénom.

Le Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français qui lui consacre une notice bien que Magu ne fasse entendre que bien timidement la note sociale, le prénom Marie-Éléonore, ce qui est confirmé par des pièces officielles (*Arch. Nat.*, F¹⁷ 3182).

La fille de Magu, Félicie, épousa un autre ouvrier poète, Gilland, que nous verrons plus tard correspondre avec G. S.

MARÉCHAL (Marie-Lucie Delaborde, Mme Amand). — 3316.

Cf. notice, t. III, p. 886.

MARLIANI (Charlotte de Folleville, Mme Emmanuel). — 3213, 3239^D, 3277, 3402, 3432, 3481, 3495, 3505, 3582, 3630.

Cf. notice, t. III, p. 886.

MARLIANI (Emmanuel). — 3380.

Cf. notice, t. V, p. 884.

MARTIN (Bon-Louis-Henry, dit Henri). — 3585.

Cf. notice, t. V, p. 884.

MARTINEAU-DESCHENEZ (Auguste, baron). — 3318, 3567.

Cf. notice, t. III, p. 888.

MARTY (abbé Jean). — 3242, 3665^D.

L'abbé Jean Marty, né à Laveissière (Cantal), le 6 mai 1813,

a été curé en Berry pendant longtemps, d'abord à Jeu-les-Bois, puis à Saint-Chartier du 3 février 1843 jusqu'au 23 mai 1851. Il passa ensuite à Saint-Florent-sur-Cher (Cher) et mourut à Rome le 31 mai 1877 au cours d'un pèlerinage. Son nom revient souvent dans la correspondance, car G. S. le tira d'un mauvais pas où l'avait conduit un excès de confiance et de générosité. Nous le verrons au tome VIII témoin des scènes dramatiques de juillet 1847.

Nous remercions M. l'Abbé Dumoulin des renseignements qui nous ont permis de compléter cette notice.

MAZZINI (Guiseppe). — 3575 bis^D, 3654.

Cf. notice, t. V, p. 885.

MONACO (Prince de). — Voir : GRIMALDI.

MORTAIN (Camille-Louis de). — 3458.

On ne sait pratiquement rien sur cet acteur, puis directeur de troupe. Lyonnet (*Dictionnaire des Comédiens français*, t. II) dit seulement : « Turin 1861, Hambourg 1862, Strasbourg 1863-1864, Gâté 1865, Genève 1867. »

D'ailleurs Mortain est-il un nom véritable? Nom d'état civil ou nom de théâtre, celui qui le portait ne l'a pas rendu célèbre. Peu importe après tout, car son passage dans la vie de G. S. est un court épisode.

MOUTTET (Alexandre-Barnabé). — 3280.

Capacitaire en droit du 18 août 1838, avoué à Toulon de 1838 à 1867, Mouttet était né à Pignans (Var) le 18 mars 1814. C'est par l'intermédiaire de Poncy qu'il est entré en relations avec G. S. Républicain actif, il sera forcé de démissionner en 1867. On se servait de tous les moyens, sous l'Empire, pour éliminer les ennemis politiques : en l'occurrence, il était accusé d'avoir une liaison avec une dame André, condamnée le 13 décembre 1866 par la cour d'Aix à 4 ans de prison pour excitation à la débauche. (*Arch. Nat.*, B B⁹ — 709.)

NAVELET (Jacques-Pierre-Edme-Henri). — 3449.

Fils de Jean-Jacques Navelet, notaire, et de Marguerite-Florence Turquet de Mayerne, Henri Navelet est né à Mézières-en-Brenne (Indre) le 15 juin 1801. Il étudia la peinture dans l'atelier d'Horace Vernet, puis d'un autre peintre, mais y renonça assez vite, faute d'une vocation véritable, et mena

la vie d'un grand bourgeois fortuné, mais non oisif : comme le comte de Lancosme-Brèves, le sort de sa région natale l'a beaucoup préoccupé et il s'est intéressé à l'assainissement de la Brenne, au défrichement des brandes, au développement des routes, à la question des haras, à l'amélioration de la race brennoise, qui fournissait alors des chevaux de qualité. Maire de Mézières, conseiller général, il se montra l'ardent défenseur de son canton à l'assemblée départementale.

Il obtint en 1865 la Légion d'Honneur.

Sa femme Solange-Céleste Vivier, était la petite-fille du baron Deslandes, ancien maire de Tours.

Il est mort à Mézières le 14 février 1892.

Ces renseignements sont en grande partie tirés de la notice mise par Joseph Thibault en tête du petit ouvrage posthume de Navelet : *Le Comte de Lancosme-Brèves* (Paris, Charles Bosse, 1932).

NEFFTZER (Auguste). — 3570, 3669, 3673, 3678, 3690.

Grand journaliste français, né à Colmar le 3 février 1820, Auguste Nefftzer collabora pendant seize ans à *la Presse* dont il fut le gérant (ce qui lui valut une condamnation à un an de prison en 1851). Il a fondé en 1858 *la Revue germanique*, avec Charles Dollfus ; en 1861 *le Temps*, pour lequel il quitta *la Presse*. G. S. sera en relation avec lui jusqu'en 1871 au moins. Il était surtout spécialisé dans les questions de politique étrangère, mais traitait aussi de philosophie. Après le départ de Girardin, c'est lui qui signa chaque jour dans *la Presse* le bulletin politique. Il est mort à Bâle le 20 août 1876. Voir : R. Martin, *la Vie d'un grand journaliste. Auguste Nefftzer. 1820-1876*, Besançon, Camponovo, 1948-1953, 2 vol.

OLIVIER (Juste). — 3589.

Cf. notice, t. IV, p. 917.

OLLIVIER (Olivier-Émile). — 3390.

Né à Marseille le 2 juillet 1825, Émile Ollivier était le fils d'un républicain très avancé, représentant du peuple en 1848, Démosthènes Ollivier (cf. t. V, p. 238, n. 1). Il fit son droit, passa sa thèse en 1846.

En 1848, il fut nommé par Ledru-Rollin commissaire de la République dans les Bouches-du-Rhône, malgré son très jeune âge.

On lui a reproché d'avoir eu pour les réactionnaires locaux

des complaisances qu'on n'eût pas attendues du fils de Démosthènes Ollivier. Nommé préfet sur place par Cavaignac, il fit réprimer durement une émeute d'ouvriers.

En juillet 1848, il se laissa nommer préfet de la Haute-Marne, ce qui était grandement déchoir. Louis-Napoléon l'ayant révoqué ensuite, il revint au barreau et y acquit une brillante réputation. Il échappa à la proscription qui n'épargna pas son père, exilé en Belgique.

En 1857, il se fit élire député de Paris, et contrairement à ce que faisaient les élus du parti démocratique, prêta le serment. Il estimait, avec raison peut-être, qu'on était plus utile à la cause dedans que dehors. Il fit donc partie du Groupe dit des *Cinq* qui jusqu'en 1863 représentait seul à la Chambre l'opposition (avec Darimon, Hénon, Jules Favre et Ernest Picard).

Mais à partir de 1860, il mit beaucoup d'habileté à se rapprocher de Morny et de l'Empire, critiquant l'opposition systématique dans un discours célèbre (28 avril 1864) qui lui valut son éviction de la gauche. Il fut même rayé du tableau des avocats pour avoir accepté le poste chèrement rétribué de conseiller du vice-roi d'Égypte. Réélu député en 1863 à Paris, il échoua dans cette circonscription en 1869, mais fut plus heureux dans le Var.

Chef de l'opposition dynastique, ou du tiers parti, il fut appelé à constituer le cabinet du 2 janvier 1870 qui eut le malheur d'être en fonctions lorsque éclata la folle guerre de 1870. On connaît le mot qui pèsera toujours sur la mémoire d'Émile Ollivier « Nous en acceptons la responsabilité *d'un cœur léger...* ». Le cabinet tomba le 9 août 1870.

Émile Ollivier vécut désormais dans la retraite, occupé à écrire ses Mémoires et justifications (notamment *l'Empire libéral*), et des travaux historiques et à l'occasion polémiques. Toutefois il avait essayé, sans succès, de rentrer dans la vie politique en se présentant aux élections dans le Var, en 1876 et en 1877.

Élu à l'Académie française en 1870, il n'a jamais prononcé son discours de réception, s'étant montré intransigent sur une phrase relative à la Révolution de 1830 qualifiée de « coup d'État fait par les 221 », et qu'il refusa de modifier. Il fut néanmoins admis à siéger.

Ce n'est qu'en 1868 qu'il rencontra pour la première fois George Sand, à un dîner chez Girardin, le 30 mai, et à cette occasion il lui rappela qu'elle avait corrigé la dédicace de sa thèse, ce dont G. S. n'avait nul souvenir (Émile Ollivier, *Journal*, Paris, Julliard, s. d., t. II, p. 325). Elle lui écrivit par la suite, en sollicitieuse, quatre lettres en 1870.

Ollivier est mort à Saint-Gervais-les-Bains le 20 août 1913. On sait qu'il avait épousé, en 1857, la fille de Liszt et de Mme d'Agoult, Blandine, qu'il perdit en 1862. Il se remaria en 1869 avec Mlle Gravier, de Marseille.

Cf. Marie-Thérèse Ollivier, *la Jeunesse d'Émile Ollivier*, Garnier, 1919; Pierre Saint-Marc, *Émile Ollivier*, Plon, 1950; Geneviève Ollivier Troisier, *Autour d'Émile Ollivier*, Boulogne-sur-Seine, Diaz.

PAGNERRE (Édouard). — 3692.

Cf. notice, t. VI, p. 949.

PAPET (Gustave). — 3199, 3305, 3646^D, 3647, 3649.

Cf. notice, t. I, p. 1012.

PEPE (Guglielmo). — 3586.

Né en Calabre, à Squillace, le 15 février 1783, patriote italien, carbonaro, révolutionnaire, Guglielmo Pepe a vécu depuis l'âge de quinze ans la vie la plus agitée qu'on puisse concevoir. Il s'est évadé de mainte prison, a échappé plusieurs fois à la peine capitale, s'est battu à Marengo, en Catalogne, en Calabre, dans les Abruzzes, à Venise, etc., a été général de brigade dans l'armée française, généralissime de l'armée napolitaine en 1820. Il a connu l'exil : l'Espagne, le Portugal, la Belgique, l'Angleterre, Paris l'ont accueilli tour à tour. Il a écrit des *Mémoires*, qui font précisément l'objet de la lettre de G. S. publiée ici.

Il est mort à Turin le 9 août 1855.

Deux autres généraux du même nom ont vécu à la même époque : Florestan (1780-1851), frère de Guglielmo, et Gabriel (1781-1850), son cousin.

PERDIGUIER (Lise Marcel, Mme Agricol). — 3314^D.

Cf. notice, t. V, p. 887.

PÉTÉTIN (Anselme). — 3581^D, 3610^D, 3619^D.

Cf. notice, t. V, p. 888.

PLANCHAT (Pierre-Louis-Alfred). — 3559^D.

Né à Levroux (Indre) le 29 juillet 1813, Planchat devient notaire à Paris, successeur de Florestan Bonnaire, le 9 septembre 1845, et par conséquent détenteur des titres de propriété de l'hôtel de Narbonne dont G. S. a précisément besoin au

moment du mariage de Solange. Nous ne croyons pas que G. S. ait traité beaucoup d'affaires dans cette étude lorsque Planchat en est titulaire. Il démissionne en juillet 1853.

POITEVIN (Auguste). — 3396.

Sculpteur français, élève de Rude et de Maindron, né à La Fère (Aisne) le 5 juillet 1819, mort au même lieu le 12 août 1873, Auguste Poitevin a exposé de 1845 à 1867 aux Salons, obtenant en 1846 une 3^e médaille. Les musées d'Amiens, Fécamp, Nancy abritent certaines de ses œuvres. Il n'a jamais atteint la grande consécration. Nous ne savons ce que représentait la statuette dont parle G. S. dans la lettre n^o 3396, ni ce qu'elle a pu devenir. Au Salon de 1846, Poitevin avait exposé un plâtre : *Le Dévouement de Viala* (n^o 2218).

Cf. Stanislas Lami, *Dictionnaire des sculpteurs de l'école française au XIX^e siècle*, t. IV.

PONCY (Louis-Charles). — 3236, 3256, 3263, 3275, 3293, 3297, 3325, 3359, 3379, 3403, 3409, 3416, 3433, 3450, 3478, 3502, 3566, 3597, 3604, 3617, 3650, 3658, 3667, 3680.

Cf. notice, t. V, p. 890.

PREAULX (Charles-Fernand-Alexandre-Raoul, vicomte de). — 3530^D, 3588^D, 3627^D.

Fernand de Preaulx est entré dans l'histoire littéraire par son mariage manqué avec Solange Dudevant. Né à la Ferté-Imbault (Loir-et-Cher) le 13 novembre 1822, il a mené la vie rustique des petits hobereaux pauvres, chasseurs, et centaurs. Son manque de culture ressort des lettres que nous publions mais ses qualités morales s'y révèlent aussi. Il fut évincé par la capricieuse Solange au profit d'un candidat plus brillant en apparence. Fernand de Preaulx fut plus tard employé aux chemins de fer de Tours à Nantes, résidant à Saumur, aux appointements de 83,33 f. par mois. Il finit par faire un mariage qui releva sa fortune : le 2 mai 1854 il épousa Marie-Alphonsine-Valérie du Bisson (1825-1911). Solange et lui se revirent plus tard, en 1882 : dans une lettre à Maurice, Solange déclare qu'il est un peu sourd, mais toujours la bonté incarnée. Elle serait même assez disposée à l'épouser si la loi sur le divorce est votée. Ce qui nous amène à nous poser la question : Fernand était-il séparé de sa femme légitime?

Il est mort le 22 novembre 1891.

Cf. Frédéric Saisset, *Histoire de la famille de Preaulx ou de Preaux du XI^e siècle à nos jours*, Dijon, impr. Bernigaud et Privat, 1935.

RANCOGNE (Charles de Devezeau, 3^e marquis d'Herbault, dit marquis de Rancogne ou de). — 3688.

Ancien officier de la Garde royale, Charles de Rancogne, né à Herbault (Loir-et-Cher) le 1^{er} janvier 1779, était l'oncle maternel du comte Théodat de Taillevis de Périgny, l'ancien sous-préfet de La Châtre sous la Restauration (cf. t. I, p. 1019). C'est ainsi que G. S. a fait sa connaissance. Il habitait le château de la Ravinière, près de Bracieux (Loir-et-Cher), où il vivait avec sa femme, née Marie-Hélène-Geneviève de Montigny de Boulainvilliers (1783-1857), épousée le 31 octobre 1802.

Il y est mort le 8 février 1858.

Cf. Wœlmont de Brumagne, *Notices*, t. VIII, p. 484.

Il est à remarquer que tous les faire-part que nous avons pu consulter sont au nom de Rancogne.

Rédacteur du *Courrier français* [Xavier DURRIEU]. — 3366.

ROCHET (abbé Jean-Georges). — 3192^D.

Cf. notice, t. III, p. 896.

ROLAND (Pauline-Marie-Désirée). — 3271^D.

Cf. notice, t. VI, p. 952.

ROLLINAT (François). — 3226^D, 3447^D, 3455^D, 3499^D.

Cf. notice, t. II, p. 934.

ROUSSEAU (Théodore). — 3587, 3614, 3633, 3645, 3648, 3664, 3668, 3677, 3687, 3689.

Cf. notice, t. V, p. 893.

ROZIÈRES (Marie-Elizabeth-Epicharis de). — 3185, 3219, 3230, 3240, 3259, 3290, 3408, 3413, 3420, 3423, 3429, 3437, 3442^D, 3443, 3451, 3456, 3459, 3480, 3485, 3525, 3534, 3538, 3634, 3636, 3642, 3653.

Cf. notice, t. V, p. 893.

SAINTE-BEUVE (Charles-Augustin). — 3187, 3253, 3336.

Cf. notice, t. II, p. 935.

SANDRÉ (Michel-Marie-Gustave). — 3292, 3326.

Cf. notice, t. VI, p. 953.

SAN-ISIDRO (comtesse (ou marquise?) de). — 3461^D.

Cette Espagnole, amie de Mme Marliani, est probablement la femme du marquis don Francisco Manuel Rui-Gomez de San-Isidro, qui sera sénateur en Espagne en 1868 (renseignement que nous devons à l'obligeance de M. Maurice Parturier).

SCHLÉSINGER (Moritz-Adolf, dit Maurice). — 3341.

Cf. notice, t. VI, p. 954.

SÉGUIER (Antoine-Jean-Mathieu, Baron). — 3681.

Cf. notice, t. III, p. 898.

SENANCOUR (Agathe-Eulalie-Ursule Pivert de). — 3385.

La fille de Senancour, née à Givisiez ou à Fribourg (Suisse) le 8 septembre 1791, a vécu dans l'ombre de son père, et après la mort de celui-ci a essayé, mais sans grand succès, de lui assurer une célébrité posthume qui ne devait venir que plus tard. Elle est morte à Fontainebleau le 11 mars 1876.

SIMONNET (Théophile-Guillaume). — 3463, 3466, 3471, 3475, 3483, 3486, 3488, 3489, 3493, 3496, 3540, 3543, 3546, 3554, 3626, 3666.

Cf. notice, t. VI, p. 955.

SOUVERAIN (Hippolyte). — 3357^D, 3439^D, 3565^D.

Cf. notice, t. V, p. 895.

SUMNER (George). — 3373.

Cet Américain qui a passé une partie de sa vie en Europe et notamment à Paris, était né le 5 février 1817 à Boston où il mourra le 6 octobre 1863. Tout jeune encore, à 21 ans, il s'embarque sur un cargo chargé de riz et de coton, destination Russie. Son appétit de connaître et d'étudier les institutions des autres pays l'amena à s'intéresser aux bibliothèques,

musées, écoles, prisons et hôpitaux, sur lesquels il fit des rapports et des études, en divers pays. Il fut en relations amicales avec le Hongrois Kossuth, l'Allemand von Humboldt, les Français Lamartine, Tocqueville, George Sand, l'Anglais Macready, l'Américain Washington Irving, alors ambassadeur en Espagne, etc.

Rentré aux États-Unis en 1852, il se vit offrir en raison de sa connaissance profonde des affaires d'Europe, une situation de Secrétaire d'État adjoint qu'il refusa, car on exigeait de lui le désaveu de la position anti-esclavagiste de son frère Charles Sumner (1814-1874), homme politique et orateur remarquable, chef du parti radical au Congrès.

George Sumner a publié quelques ouvrages, peu volumineux, plusieurs sur des questions pénitentiaires, par exemple *The Pennsylvania system of prison discipline triumphant in France*, Philadelphia, I. Ashmead, 1847; *Remarks on capital punishments and the penitentiary system*, Boston, Tuttle and Weeks, August 1835 etc...

Cf. Robert C. Waterston, « *Memoir of George Sumner* » in *Proceedings of the Massachusetts Historical Society* (1880-1881, vol. XVIII, pp. 189-224).

Nous remercions M. Arthur M. Wilson, Directeur du Department of Biography of Darmouth College, grâce auquel cette notice a pu être complétée.

THORÉ (Théophile). — 3693.

Cf. notice, t. IV, p. 922.

TIXIER (Catherine Chatiron, Veuve Gilbert). — 3470^D.

Fille de Jean Chatiron, charpentier, et de Marie Léger, née à La Châtre le 5 janvier 1779, Catherine Chatiron était servante au château de Nohant lorsqu'elle fut séduite par le jeune Maurice Dupin au cours d'une permission. Il en naquit Pierre Laverdure, « fils naturel de la Patrie » (selon l'acte de naissance) né à La Châtre le 16 floréal an VII (5 mai 1799). Pierre Laverdure, plus connu sous le nom d'Hippolyte Chatiron, est le demi-frère de George Sand (voir notice t. I, p. 1001). Catherine épousera Gilbert Tixier, aubergiste à La Châtre (1773-1835). Elle est morte à La Châtre le 5 juin 1866.

TOURANGIN (Alberte-*Eliza*). — 3188, 3190, 3225, 3244, 3262, 3350, 3367, 3663.

Cf. notice, t. III, p. 899.

VALLET DE VILLENEUVE (*Apolline-Charlotte-Adélaïde* de Guibert, comtesse René). — 3208, 3309, 3315, 3370, 3400, 3448, 3520^D, 3675.

Fille du comte de Guibert (1743-1790), général, tacticien, littérateur (et amant de Mlle de Lespinasse), et d'Alexandrine-Louise Boutinon de Courcelles, femme-auteur (17..-1826), Apolline épousa le 12 avril 1795 René Vallet de Villeneuve (cf. notice, t. I, p. 1019). Elle en eut deux enfants, Septime et Emma. Dame du Palais sous l'Empire, elle se retira ensuite avec son mari au château de Chenonceaux. Baptisée à Paris le 15 décembre 1776, elle mourra à Chenonceaux le 18 novembre 1852.

Cf. Jean de Jaurgain, *Notice sur les familles de Villeneuve et de Guibert*.

VALLET DE VILLENEUVE (François-René, Comte). — 3193, 3216, 3261, 3276, 3286, 3298, 3299, 3337, 3358, 3368, 3389, 3448, 3506, 3523, 3568, 3579, 3600, 3638.

Cf. notice, t. I, p. 1019.

VARENNES (de). — Voir : LE BLANC DE VARENNES.

VÉRON (Dr *Louis-Désiré*). — 3184^D, 3191^D, 3197^D, 3343^D.

Cf. notice, t. VI, p. 956.

VEYRET (*Charles-Gabriel*). — 3384, 3415, 1431.

Cf. notice, t. VI, p. 957.

VIALAT (*Jean-Baptiste-Clair*). — 3189, 3202, 3241, 3255, 3258, 3264, 3265, 3269, 3270, 3288^D, 3289, 3295, 3302, 3308, 3313, 3331, 3332, 3333, 3338, 3344, 3349, 3354, 3356, 3362^D, 3364, 3388.

Jean-Baptiste Vialat, qui paraît être né vers 1812, a été imprimeur à Saint-Denis-du-Port, près de Lagny, associé avec Giroux, son beau-frère, à partir du 1^{er} janvier 1840. Il a obtenu son brevet d'imprimeur en mars 1849.

VIARDOT (*Louis-Claude*). — 3186.

Cf. notice, t. IV, p. 904.

VIARDOT (*Pauline Garcia, Mme Louis*). — 3222, 3422, 3487, 3576^D, 3656^D.

Cf. notice, t. IV, p. 904.

WITWICKI (Stefan). — 3328^D, 3353^D.

Cf. notice, t. VI, p. 958.